

*collège de juris. A. Britto
le mariage et amitiés*

MÉTISSAGE

*Alma-Atene
1810-1899*

DÉGÉNÉRESCENCE ET CRIME

PAR

le D^r NINA-RODRIGUES

Professeur de médecine légale de la Faculté de Bahia



1545

LYON

A. STORCK & C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8 Rue de la Méditerranée, 8

1899

MÉTISSAGE

DÉGÉNÉRESCENCE ET CRIME

par le Dr NINA-RODRIGUES.

Professeur de médecine légale à la Faculté de Bahia

I

MÉTISSAGE. — Le métissage humain est un de ces problèmes biologiques qui passionnent les esprits et ont le don particulier de susciter toujours les plus ardentes discussions.

La question de l'unité ou de la multiplicité de l'espèce humaine, du monogénisme ou du polygénisme qui, en apparence, semble être du domaine des sciences naturelles et n'offrir qu'un intérêt purement et exclusivement anthropologique, soulève les plus ardentes contradictions. Dans la chaleur du débat, on reconnaît trop souvent que cette question en renferme une autre, transcendante, philosophique et même théologique : celle de l'origine naturelle ou surnaturelle de l'homme, du transformisme ou de la création divine.

En acceptant pour criterium fondamental de l'espèce la fécondité indéfinie des croisements, il était naturel que les polygénistes soutinssent l'hybridisme des croisements humains contre les monogénistes qui s'efforcent de démontrer la parfaite viabilité de tous les métis.

Ainsi le criterium de la viabilité et de la capacité des métis a été posé tout de suite sur le terrain des sciences naturelles. De même que pour les animaux, ce criterium devait être la parfaite eugénésie des métis humains que les uns soutenaient et que d'autres niaient.

Placés sur ce terrain, il a été facile aux monogénistes de déclarer leurs contradicteurs vaincus, en démontrant, avec de nombreux faits à l'appui, l'eugénésie exubérante de produits issus du croisement provenant même de ces races considérées par les polygénistes comme des espèces distinctes, telles que les races blanche, noire et rouge.

Cependant la question du monogénisme et du polygénisme était destinée à perdre à la fin presque tout son intérêt philosophique, car en admettant avec les transformistes que l'origine de l'homme eût été dans le sein des primates aux dépens des simiens ou des prosimiens, il est tout aussi admissible qu'elle eût pris naissance par une seule souche que par des souches diverses, de sorte qu'il y a actuellement des transformistes qui acceptent l'hypothèse polyphyllétique (Hœckel, Papinard, etc.) et d'autres qui accueillent avec faveur l'hypothèse monophyllétique (Keane, etc.).

La psychologie morbide est alors intervenue et a restitué à la question son premier intérêt. Il ne s'agit plus maintenant de savoir si les métis sont, oui ou non, eugénésiques, mais s'ils sont un produit normal, socialement viable, ou si, au contraire, ils constituent des races abâtardies, inférieures, une descendance incapable et dégénérée.

La question présentait évidemment deux faces distinctes, l'une sociale, l'autre médicale, indûment destinées à être pendant longtemps envisagées séparément. La psychologie collective dans ses spéculations sur l'avenir et la destinée des peuples s'en occupa en premier lieu. Gabineau, en 1855, l'avait déjà longuement développée, et, en 1875, Spencer la formulait en termes qui depuis lors contiennent la solution définitive. D'autres travaux suivirent ceux de ces deux auteurs, mais le cadre que nous nous sommes tracé ne nous permet pas de faire l'historique complet et détaillé de la question. Nous nous bornerons à rappeler, parmi les travaux les plus récents, ceux de Keane (1) et de Gustave Le Bon (2).

(1) KEANE. — *Ethnology*, Cambridge, 1896.

(2) GUSTAVE LE BON. — *Lois psychologiques de l'évolution des peuples*, Paris, 1895.

L'étude médicale de l'influence dégénératrice du métissage est beaucoup plus récente. Morel, le créateur de la conception clinique de la dégénérescence, la méconnaît. Influencé par la controverse anthropologique fort vive au temps où il écrivait et personnellement partisan convaincu de l'unité de l'espèce humaine, il ne pouvait concilier la croyance en la parfaite viabilité sociale du métis avec la reconnaissance d'une influence dégénératrice dans les croisements humains.

Ce fut, je crois, la psychologie criminelle qui vint accentuer ou affirmer la possibilité de cette conséquence du croisement. Au deuxième Congrès d'anthropologie criminelle tenu à Paris, en 1889, M^{me} Clémence Royer invoqua pour la première fois l'influence de cette cause, étonnée que le professeur Lombroso ait jusqu'alors omis l'influence dégénératrice du métissage dans l'étiologie du crime.

Cet auteur n'a fait cependant qu'exposer une doctrine qui a encore grand besoin d'être documentée et appuyée par des preuves, parce que — et c'est là une observation générale relative au métissage — si les opinions pour ou contre sa valeur abondent, les preuves immédiates de son action bienfaisante ou nuisible font ordinairement défaut. Et il est remarquable que, quoique les criminalistes anthropologistes aient admis cette opinion, les documents à cet égard continuent à manquer dans les travaux postérieurs.

Dans l'œuvre profonde et documentée de Ferri (1) sur le meurtre, l'auteur se borne à regarder la tendance à l'homicide, dans les pays à population en partie blanche et de couleur, comme une conséquence de l'impulsivité des races inférieures qui fournissent le plus fort contingent de criminels, mais il ne touche pas au problème du métissage. La raison principale de cette absence de documents c'est la difficulté de détacher avec sûreté l'influence du croisement d'entre les causes multiples d'ordre biologique et social qui peuvent avoir exercé simultanément leur action sur la dégénérescence ou la décadence précoce de ces peuples métis qui sont donnés ou invoqués comme preuves de l'action dégénératrice du métissage. Il est curieux

(1) ENRICO FERRI. — *L'omicidio nell' Antropologia criminale*, Torino, 1895.

de voir que ces peuples métis sont tour à tour invoqués par les partisans et les adversaires du métissage comme une preuve complète, absolue, de la légitimité de leurs conclusions contradictoires.

Telle est précisément la position que le métissage de l'Amérique latine a occupé dans la discussion.

Les grandes proportions qu'a prises dans ces pays le croisement de ces races qui devaient se considérer comme des espèces distinctes devaient forcément appeler l'attention des contradicteurs et le Brésil ainsi que les républiques sud-américaines sont ainsi devenus l'exemple obligé donné par tous les partis.

Dans le travail qu'il a publié en 1855, Gabineau (1) traçait déjà un tableau bien noir de la décadence des métis sud-américains. Mais en 1861 Quatrefages (2) invoquait précisément contre lui l'exemple de l'Amérique du Sud, en faveur du succès complet du métissage et il mettait en relief l'intrépidité et l'énergie entreprenante des Paulistes (3) brésiliens. Plus tard, en 1863, c'est Agassiz (4) qui regarde à son tour le métissage comme la cause fondamentale de la décadence misérable des métis de la vallée des Amazones. Et sans aller plus loin, tout récemment, nous voyons Gustave Le Bon (5) considérer les républiques sud-américaines comme la preuve incontestable de la désastreuse influence sociale des métis, pendant que Keane (6) les présente comme la preuve non moins concluante des avantages du métissage.

II

Dans ces conditions l'utilité de chercher à résoudre le problème par l'observation directe et immédiate est indiscutable.

(1) DE GABINEAU. — *Essai sur l'inégalité des races humaines*, Paris, 1855. 4 vol.

(2) QUATREFAGES. — *L'Unité de l'espèce humaine*, Paris, 1861.

(3) HABITANTS DE L'ÉTAT ou province de Saint-Paul.

(4) AGASSIZ. — *Voyage au Brésil*, trad., 1869.

(5) GUSTAVE LE BON. — *Loc. cit.*

(6) KEANE. — *Loc. cit.*

L'observation, telle qu'elle a été faite jusqu'à ce jour, en se portant sur tout un peuple ou sur des cas très limités et tout à fait particuliers, ne peut apporter que des preuves fort discutables et ne peut jeter sur la question les clartés souveraines de la vérité. Dans tout un pays et sans le secours de statistiques comme le sont les peuples qui se prêtent à la discussion, il est presque impossible de distinguer l'influence du métissage parmi les mille autres causes complexes susceptibles de produire sa décadence. Dans certains cas trop spécialisés il est toujours juste de soupçonner une exception ou une influence dégénératrice locale, responsable de l'action imputée au croisement.

Pour éviter ces écueils, j'ai cherché, dans mes observations, à remplir deux conditions fondamentales : d'abord étudier de petites localités où il est plus facile de faire la part des différentes causes dégénératrices, pourvu que la population locale ne se distingue en rien du type moyen général de la province ou état ; ensuite, compléter l'étude de la capacité sociale de la population par l'examen de sa capacité biologique étalonnée sur son histoire médicale.

Malheureusement, le manque absolu de statistiques régulières crée le plus grand embarras à une appréciation rigoureuse des conditions de vitalité de notre population. Nous sommes pourtant obligé de généraliser les données de notre observation personnelle, ce qui nous contraint de donner une valeur toute spéciale à l'étude clinique des manifestations de la dégénérescence physique et psychique.

Des observations cliniques que nous enregistrons depuis de longues années nous avaient fait porter un jugement fort peu favorable à la vigueur physique et à la santé mentale de notre population métisse. Mais jusqu'alors, ce jugement était le fruit d'observations éparses faites sur des consultants qui pouvaient venir de points fort différents et créer des séries ou des sélections morbides d'occasion, sur lesquelles on ne saurait juger rigoureusement des conditions d'une population.

C'est pourquoi nous avons résolu, l'occasion s'en présentant, de soumettre à une enquête plus particulière une circonscription administrative de l'État de Bahia. Celle qu'il nous a d'abord été

donné d'étudier de plus près, c'est la *comarca* (circonscription, district ou canton) de Serrinha.

Cette circonscription se trouve à cent cinquante kilomètres environ du littoral et située sur les rives d'un chemin de fer qui coupe le centre de l'État. Elle appartient à la zone aride, de gneiss, des sertões de Bahia étudiée par Agassiz (4); élevée à 320 mètres au-dessus du niveau de la mer, elle jouit d'un excellent climat; il n'y a que deux saisons annuelles : la saison chaude et pluvieuse et la saison sèche et fraîche. Le terrain est plan, légèrement accidenté. L'eau manque dans cette partie du pays qui ne possède, pour ainsi dire, que les eaux pluviales qui sont recueillies dans de grands dépôts ou réservoirs artificiels.

Sa salubrité est proverbiale et unanimement reconnue. Elle est considérée dans l'État comme un sanatorium de premier ordre pour la tuberculose pulmonaire. Jusqu'à ce jour elle n'a été touchée que par de petites épidémies de variole et par la fièvre jaune qui y a sévi avec vigueur en 1885-1886, importée de la capitale de l'État. Il n'y a pas là d'endémie sérieuse; la malaria seule y règne, comme dans tout l'État d'ailleurs, mais sous une forme relativement bénigne. On y rencontre des cas fréquents de syphilis, et aussi d'ankylostomiase, dans le voisinage des étangs. La population est composée de métis tels qu'on les rencontre dans les pays centraux de Bahia. Le type *pardo*, qui réunit en proportions très variables les trois races, blanche, noire et jaune, y prédomine. Viennent ensuite dans l'ordre numérique les mulâtres plus ou moins foncés en nuances très variées. Les nègres y sont très nombreux. Des individus blancs, de bonne couleur très claire et colorés, mais évidemment métis de retour à la race blanche, y constituent une faible minorité.

Les *curibocens* (métis de nègre et d'Indien) sont plus nombreux que dans la capitale. Les descendants gènuines d'Indiens sont fort rares.

D'après les calculs les plus acérédités, la population de cette circonscription est de 10 à 12.000 habitants environ, dont 2.000

(4) FRED. HART. — *Scientific results of a journey in Brazil by Louis Agassiz, and his travelling companions. Geology and physical geology of Brazil.* London, 1870.

pour la ville de Serrinha qui en est le chef-lieu. Les habitants de cette ville passent pour laborieux, pacifiques et jouissent d'une grande réputation de sobriété. La consommation d'eau-de-vie y est grande, certainement, mais relativement faible si on la compare à celle du Brésil en général, et sans contredit de beaucoup inférieure à celle des capitales.

La population campagnarde qui se livre à la culture des céréales, du manioc, des haricots et du tabac, ainsi qu'à l'élevage du bétail, du bétail rouge surtout, est pauvre mais non misérable : on n'y voit pas de mendiants. Chacun cherche le nécessaire sans peser sur ses cohabitants, ce qui n'est certainement pas la règle générale dans la population métisse du pays.

S'il existe un endroit où les métis brésiliens constituent une population capable de donner des espérances d'avenir, c'est à coup sûr Serrinha. Il ne faudrait cependant pas croire, sur la foi de la réputation dont elle jouit, qu'elle fait exception à la règle.

D'abord, si elle n'est pas d'une indolence invincible comme beaucoup d'autres, elle est loin néanmoins d'être vraiment laborieuse. Les procédés de culture sont tout à fait primitifs; on ne cultive que les produits les plus communs : des céréales, du tabac, du manioc. C'est là ce qui occupe les travailleurs pendant une petite partie de l'année, ce qui n'exige d'eux qu'un travail intermittent, doux, bon pour des femmes et des enfants plutôt que pour des hommes. Ces gens-là s'adonnent à l'élevage du bétail, mais ils ont conservé le plus primitif des systèmes; les animaux, lâchés en vaine pâture dans des champs naturels ou incultes, sont à peu près revenus à l'état sauvage et les possesseurs ne prennent d'autre soin que celui de savoir où ils se sont arrêtés. Rien n'est plus propre à maintenir le goût de la vie nomade dans ce peuple à demi barbare. En second lieu, sa prévoyance ne s'étend pas loin; il est satisfait dès qu'il a trouvé le strict nécessaire à la vie quotidienne; le désir des richesses, du bien-être, du simple confortable même, ne l'aiguillonne pas, ne le pousse pas au travail. Chez les rares individus qui font exception à cette règle, l'esprit d'entreprise est peu progressiste, toujours étroit, ou presque nul.

III

DEGENERESCENCE. — Je me suis proposé de vérifier si cette population, qui à tous égards ne s'écarte ni ne se distingue du type moyen de la population métisse de l'État, avait la vigueur, l'activité que l'on est en droit d'attendre d'une population nouvelle, saine et fortifiée par le croisement.

La tendance à la dégénérescence est au contraire aussi accentuée ici qu'elle peut l'être chez un peuple décadent et épuisé. La propension aux maladies mentales, aux affections graves du système nerveux, à la dégénérescence physique et psychique est des plus accentuées.

Comme dans toutes les petites localités où la population se développe graduellement autour d'un petit noyau d'habitants, les liens de parenté, plus ou moins étroits, font de ceux-ci, à Serrinha, dans la ville surtout, une seule grande famille.

Dans le tableau généalogique que je vais esquisser, j'ai cherché à représenter l'histoire médicale de cette localité telle que j'ai pu la reconstituer avec les données de mes observations directes et avec les informations que j'ai recueillies soigneusement sur des personnes qui vivent encore. Il comprend près de six générations et démontre avec une éloquence indiscutable des accumulations remarquables de tare héréditaire dégénératrice. Obligé d'omettre tous les éclaircissements qui pourraient faire reconnaître les personnes, je ferai remarquer néanmoins que dans ce tableau, il ne se trouve que des individus qui ont été touchés de formes dégénératrices si évidentes, qu'elles sont reconnaissables même par le vulgaire. Je ne compte pas les cas où la dégénérescence n'a pas revêtu de formes morbides susceptibles d'être reconnues par le profane et d'être conservées par la tradition. J'ai accepté également comme étant en état normal tous les individus qui n'ayant pas encore été soumis à un examen médical passent actuellement pour sains et normaux, de même que les enfants chez lesquels l'insuffisance mentale peut ne s'être pas encore montrée.

« Certains malades sont évidemment des infirmes mentaux qui n'ont pas perdu certaines facultés élémentaires et brillantes, la mémoire, l'association et l'imagination automatiques, mais qui sont presque dépourvus de volonté, de synthèse mentale. Leur cerveau est suffisant dans l'enfance, dans la vie simple, régulière et facile; mais dans la jeunesse, quand commencent à se poser les problèmes de la vie matérielle et morale, les soucis d'avenir, les préoccupations de l'amour, l'insuffisance de l'organe cérébral éclate (1). »

Les cas que j'ai pu observer pendant un court espace de quelques mois ont confirmé péremptoirement les indications de ce tableau.

Nous donnerons quelques extraits des observations les plus curieuses, de celles qui mettent le plus en évidence l'influence ethnique.

La *neurasthénie* est extrêmement fréquente chez les habitants de Serrinha et elle frappe indistinctement les personnes exerçant toute sorte de professions. Sur les vingt et quelques neurasthéniques présentant les cas les plus importants et dont j'ai conservé des notes, douze sont du sexe masculin et sept au moins vivaient de la rude vie des champs. Parmi les femmes, cinq s'occupaient à des travaux domestiques; les autres travaillaient aux champs. Tous les cas sérieux de neurasthénie étaient de la forme héréditaire et la neurasthénie empruntait évidemment à la dégénérescence une forte part de la symptomatologie. Ci-après, le résumé de quelques notes, à titre de documents démonstratifs.

OBSERVATION I. — Linda, métis, mulâtre clair; trente-quatre ans, constitution robuste, marié, deux enfants. Frappé d'un accès il y a quelques années, son état s'est amélioré, mais actuellement il souffre de nouveau et le mal est plus intense. Insomnie rebelle, confusion mentale; il redoute une attaque d'apoplexie; l'idée de sortir seul le terrorise, véritable phobie de l'isolement: casque neurasthénique, invincible ankylosthénie; forte constipation. Dix années de maladie.

(1) PIERRE JANET. — *Traitement psychologique de l'hystérie* (Traité de thérapeutique appliquée d'Albert Robin, Paris 1898).

OBSERVATION II. — Manoel, nègre, trente-huit ans, taille élevée; dégingandé; divers stigmates physiques de dégénérescence; plagio-céphale; fente palpébrale incomplètement ouverte. Neurasthénie sexuelle rebelle, hypocondrie depuis plus de six ans.

OBSERVATION III. — J..., vingt-huit ans, métisse blanche, position aisée. S'occupe a des travaux domestiques. Touchée de la tare héréditaire. Dyspnée, tremblements, casque neurasthénique, insomnie, aboulie, phobies et obsessions diverses.

OBSERVATION IV. — Maria, mulâtresse presque noire, trente-six ans, cinq enfants, travaille aux champs. Répugnance pour tout travail. confusion mentale, soucis, inquiétudes, désir de courir à travers champs. Insomnie rebelle de temps en temps.

OBSERVATION V. — N. O., trente-deux ans, métisse presque blanche, aisée, mais se livre à des travaux domestiques fatigants; cinq enfants. A eu, avant son mariage, un accès de dépression mélancolique accompagné de phénomènes neurasthéniques qui durent depuis plus d'un an. Retour de tendances mélancoliques depuis son dernier accouchement; tristesse, envie de pleurer, répugnance au travail, insomnie, sensations de craquements dans la tête; impossibilité de fixer son attention, douleurs céphaliques. Possède un père dégénéré, ivrogne. Il y a tout lieu de croire a uue forte tare héréditaire.

L'hystérie, si fréquente dans la population métisse de l'État, est relativement rare à Serrinha. On y rencontre des troubles et des crises hystéroides fréquents chez des neurasthéniques ou de simples névropathes, mais il n'y a presque pas d'hystérie convulsive commune, maladie des plus fréquentes à Bahia parmi les métis et les blancs.

Je ne mentionnerai que quelques cas d'*hysteria major*.

OBSERVATION VI. — Arm... vingt-huit ans, métisse d'Indien présentant les caractères de la race rouge très accusés, vrai type indigène. Femme stérile, mariée deux fois. Aisée, presque sans occupation. Dès sa plus tendre enfance elle a eu des accidents hystériques graves. et plus tard de nombreux accès de grande hystérie qui lui occasionnent parfois des contractures rebelles, parfois des états délirants prolongés; même en état de veille, elle est constamment tourmentée par des illusions sensorielles et des hallucinations de la vue et de l'ouïe; manifestations dermatopathiques notables. Lourde tare héréditaire.

OBSERVATION VII. — A..., métisse *parda*, presque blanche ; aisée, sans occupation. Mariée deux fois, stérile. Fortement hystérique, a été soignée plusieurs fois dans notre ville. Tare héréditaire.

OBSERVATION VIII. — J..., quarante ans, mulâtresse claire, considérée comme aveugle depuis longtemps. Simple blépharospasme tonique bilatéral, non douloureux. Les paupières étant ouvertes à l'aide des doigts, la malade peut voir parfaitement. Stigmata hystériques, anesthésie, ovarie, etc. Mère d'une jeune fille que je n'ai pas vue et qui a des accès d'hystérie convulsive commune, ou petite hystérie.

L'épilepsie est également très fréquente ; j'ai des notes sur six cas que j'ai été à même d'observer sur des pardos, des mulâtres clairs et foncés, des nègres et des blancs.

La *dégénérescence physique et mentale* est excessivement fréquente. Depuis de véritables monstruosité jusqu'à de simples stigmates de dégénérescence, tels que becs-de-lièvre, gueules-de-loup, surdi-mutité, s'associent à des manifestations nombreuses de la dégénérescence inférieure.

Les anomalies et les monstruosité dont j'ai conservé les notes comprennent différents types, quelques-uns fort curieux par leur association à des manifestations très complexes de la dégénérescence. Différents cas de non-viabilité de nouveau-nés due à cette cause sont parvenus à ma connaissance et j'ai pu recueillir quelques renseignements à cet égard.

OBSERVATION IX. — J'ai donné mes soins récemment à une dame de Serrinha atteinte d'un violent accès de mélancolie dont elle a été frappée après avoir accouché d'un monstre hémimèle bi-abdominal avec un raccourcissement phocomèle des membres thoraciques. Produit mort-né.

Les cas d'anomalie que j'ai été à même d'observer sont importants par le nombre et par leur signification clinique. Dans la petite ville de Serrinha, j'ai vu huit enfants dont les anomalies

Une famille métisse de dégénérés

QUATRE MEMBRES INFANTILES ET ESTROPIÉS ; UN ÉPILEPTIQUE ET UN NAIN-INFANTILE

Père

M. C. 32 ans, hypobémique, presque aveugle ;
cataracte aux deux yeux ; 44 frères ; issu
de parents ayant bonne santé.

Mère

Maria Maz, 48 ans ; 10 frères du sangs dont
une estropiée.

I	Maria, 29 ans; bonne santé.
II	Theotonio, estropié; mort âgé d'un an.
III	José, 26 ans, tête énorme, hydrocéphalique, borgne, épileptique; accès de haut mal très brillantes de larc-en-ciel. Aura visuelle aux couleurs
IV	Manoel, 23 ans, bonne santé.
V	Anna, morte à 10 ans; bien conformation.
VI	Rozena, 18 ans, impubère, non monstruée encore; presque naine; à eu des convulsions pendant son enfance. Nystagmus.
VII	Idaline, 18 ans, bonne santé.
VIII	Firmina, estropiée; morte à 8 ans.
IX	Porcina, estropiée; morte à 3 ans.
X	Mariana, 11 ans, bonne santé.
XI	Arlétha, 13 ans, aspect d'une enfant de 5 ans, déviation de la colonne vertébrale (scoliose), forte consultation très habile; membres grêles, assez; membres inférieurs minces; chaises en cercueil sans autre aspect de déformation que an achilléennes; tête bien conformée; n'a jamais pu marcher ni se tenir debout. La maladie a suivi le même marche chez les autres enfants estropiés (obs. XIV).
XII	Morte.
XIII	Theodolima, 11 ans, bonne santé.

présentent les degrés les plus avancés de la dégénérescence physique où viennent aboutir des dégénérescences de famille plus étendues et plus éclatantes.

OBSERVATION X. — Enfant, nain-infantile, âgé de quatorze ans. Taille de 1 mètre; physionomie imberbe de jeune enfant sillonnée par les rides d'une vieillesse précoce. Très nerveux; peureux.

OBSERVATION XI. — Une sœur germaine du précédent, plus âgée que lui; même taille. Extrêmement laide. Imbécile, incapable d'apprendre à lire; caractère enfantin.

OBSERVATION XII. — Petite mulâtresse foncée, sœur illégitime des précédents; naine-infantile également.

Les deux enfants dont il est question dans les observations XIII et XIV appartiennent à la famille qui fait l'objet du cadre ci-après et n'ont aucune parenté avec celle que comprend le tableau généalogique que nous venons de présenter.

Dans une famille dont l'histoire sera racontée lorsque nous parlerons de la criminalité, j'ai trouvé quatre cas très curieux.

Deux cas d'idiotisme, quatre d'imbécillité et deux de surditivité m'ont été présentés.

Les cas de *folie* sont nombreux. Pendant mon séjour à Serinha, on en comptait douze parfaitement déclarés. Pour faire la distribution ethnographique, nous donnerons sur chacun d'eux une note très résumée.

OBSERVATION XV. — M..., quarante ans, célibataire, métisse presque blanche. Appartient à la grande famille dégénérée et porte une très lourde tare héréditaire. Elle a été frappée d'un accès brusque de manie aiguë qui a duré trois mois; s'était rétablie, mais au moment où je l'ai vue elle était menacée d'un nouvel accès. Père épiléptique.

OBSERVATION XVI. — X..., homme blanc, cinquante six ans, père de nombreux enfants; lourde tare héréditaire. A été interné à l'asile pour un accès de manie aiguë qui a duré de long mois. Actuellement rétabli.

OBSERVATION XVII. — A..., jeune homme métis pardo, forte constitution, âgé de vingt-trois ans, membre de la même famille. Se livre à la boisson vers laquelle il semble poussé par une force irrésistible comme s'il était atteint de dipsomanie. A eu plusieurs accès de delirium tremens. Je l'ai vu dans un moment où il était en proie à un fort délire d'hallucination.

OBSERVATION XVIII. — G..., trente ans, métisse blanche. Liens de parenté avec la grande famille étudiée. Elle a eu, avant son mariage, un accès de mélancolie lucide qui a duré plusieurs mois. L'état de grossesse se déclare peu de temps après son mariage: elle met au monde un monstre, dont nous avons déjà parlé. Après l'accouchement nouvel accès de mélancolie gémissieuse avec sitiophobie opiniâtre qui nous oblige à recourir pendant plusieurs jours à la sonde alimentaire en pratiquant le cathétérisme œsophagien par les fosses nasales.

La maladie persiste; la famille s'est refusée à interner la malade.

OBSERVATION XIX. — A. J..., mulâtresse foncée, cinquante-cinq ans, a eu onze enfants dont six sont en vie.

Délire d'hallucination alcoolique depuis de longues années avec alternatives d'amélioration et d'aggravation.

Mère aliénée.

OBSERVATION XX. — Joanna, jeune fille de seize ans, métisse de sang indigène bien accusé avec les caractères de race rouge. Tare héréditaire chargée. Mal développée physiquement; a déjà eu deux ou trois fois des délires polymorphes plus ou moins longs. Naise.

Lorsque je l'ai vue elle était atteinte d'un délire agité mais incohérent.

OBSERVATION XXI. — Valeriano Baptista, quarante ans, mulâtre court et musculeux. Marié, quatorze enfants. Antécédents héréditaires inconnus. Travaille aux champs. Délire de persécution avec hallucinations multiples, de l'ouïe surtout. Sans être un ivrogne d'habitude il manque de sobriété. Aliéné depuis environ six ans la maladie présente des périodes de calme qui lui permettent le retour au sein de sa famille et la reprise de ses travaux habituels.

OBSERVATION XXII. — Antonio Oliveira, cinquante-cinq ans, mulâtre de taille élevée, maigre mais bien constitué et encore vigoureux. Manque de sobriété. Marié à une mulâtresse déjà vieille; a plusieurs

enfants arrivés à l'âge viril dont quelques-uns sont mariés. Antécédents héréditaires inconnus. Délire de persécution sous la forme d'un violent délire de jalousie ; il voit partout des amants de sa femme qu'il accuse d'infidélité de complicité avec ses propres enfants. Prend mille précautions ridicules pour la surprendre ; la maltraite souvent et la menace de mort. A cause de ses persécutions j'ai été appelé à l'examiner à la requête de l'autorité.

OBSERVATION XXIII. — F..., trente ans, mulâtre clair, taille élevée, vigoureux, bien constitué. Antécédents héréditaires inconnus. Atteint de folie il y a environ cinq ans, à une époque où il n'habitait pas Serrinha. Paraît avoir eu un accès de mélancolie ; actuellement délirant polymorphe ; délire hypocondriaque, de persécution, religieux, politique, des grandeurs, etc. Tendance prononcée à la démence.

OBSERVATION XXIV. — A..., mulâtre, vingt-huit ans, antécédents inconnus. Hypocondriaque ; conceptions délirantes provenant d'une névrose de l'estomac.

Quelque temps après mon départ de Serrinha, je l'ai revu à l'Hôtel-Dieu de cette ville ; il demandait qu'on lui ouvrit le ventre pour en retirer les animaux qui le rongeaient.

OBSERVATION XXV. — M..., négresse, trente ans ; hystérie, délire de possession démoniaque depuis des mois. Antécédents : j'ai appris qu'elle était issue de parents africains affiliés à la secte yorubaine, par conséquent exposés aux extases et aux phénomènes du somnambulisme.

OBSERVATION XXVI. — J..., trente ans, nègre ayant un bec-de-lièvre, imbecile ; délire de persécution depuis deux ans. Antécédents inconnus.

Les maladies organiques du système nerveux, telles que myélites diffuses et systématisées, les tabès surtout, sont fréquentes dans cette zone et j'ai été à même d'en examiner plus de six cas. Il est à remarquer que dans l'État de Bahia le *tabes dorsalis* est une maladie fort commune comme sont communes les localisations de la syphilis sur le système nerveux.

IV

Les notes et les observations qui précèdent montrent combien sont fréquentes les manifestations de la dégénérescence dans la population métisse.

Il s'agit maintenant d'examiner et de discuter quelles en sont les causes et quelles sont les conditions originaires. Les conditions locales, climatériques, hygiéniques, sanitaires ou de consanguinité seraient les plus importantes.

L'existence de conditions climatériques locales capables de créer à Serrinha une exception dans l'État de Bahia est inadmissible. C'est l'observation de cas semblables à ceux de Serrinha, mais provenant de différents points de l'État, puis l'étude immédiate de la population métisse du pays qui m'ont convaincu du haut degré de fréquence chez nous de la dégénérescence physique et mentale. Les cas observés à Serrinha m'étaient de tous points inconnus et il n'y a même pas eu un choix spécial de la localité: je m'y suis trouvé par hasard.

On ne peut également invoquer des conditions sanitaires spéciales. Il n'y a, dans cette circonscription, ni endémies, ni épidémies qui puissent y donner lieu, et la localité jouit d'une grande réputation de salubrité.

Sans doute la syphilis et l'abus des boissons alcooliques doivent être rendus responsables pour une bonne part des manifestations dégénératrices et dans nos observations nous insistons pour mettre en relief leur influence.

Mais d'abord dans les centres ruraux l'usage de boissons alcooliques est forcément moins étendu que dans les villes où les boissons fermentées ou alcooliques se vendent partout: en second lieu il faut avoir égard à la tendance que crée la dégénérescence pour ces boissons, de sorte que l'ivresse au lieu d'être une cause pourrait fort bien n'être que le simple symptôme d'un déséquilibre mental qui est destiné à s'aggraver sous son influence, tant chez l'individu que dans sa descendance. C'est une idée que l'on doit toujours avoir présente à l'esprit, pour ne pas se tromper en attribuant au vice ce qui est sa cause en

réalité. « Pour devenir alcoolique, dit Féré (1), il faut être *alcoolisable* et n'a pas qui veut la soif des liqueurs fermentées. Entre l'ivrogne et le dyspsomane il n'existe qu'une différence de moralité et d'impulsion morbide; mais ce n'est qu'en apparence qu'ils constituent deux espèces distinctes. On pourrait en dire autant des excès vénériens, des excès de travail intellectuel, etc., de telle sorte que les habitudes vicieuses qui paraissent les causes déterminantes des psychoses ne sont en réalité que les premiers symptômes d'un état névropathique. »

Nos conclusions seront les mêmes en ce qui touche les localisations nerveuses de la syphilis dont la fréquence peut ne dénoncer au plus qu'une dégénérescence latente.

Mais c'est surtout la consanguinité que l'on regarde généralement comme la cause efficiente de ces manifestations, et c'est bien là l'opinion courante dans cette localité; elle contient certainement une grande part de vérité. Les belles études sur la consanguinité, au premier rang desquelles, comme une étude d'ensemble, je veux placer l'important article de mon éminent maître et ami M. le professeur Lacassagne (2), ont mis hors de toute contestation l'impossibilité où elle est de causer seule la dégénérescence, tout en étant néanmoins une cause de son aggravation. Or, on ne peut nier que notre tableau généalogique principal ne démontre avec éloquence la grande influence de l'hérédité consanguine sur la dégénérescence de la population de Serrinha, mais il est impossible de lui attribuer une plus grande action.

Ainsi qu'il appert de cette étude, non seulement il y a à Serrinha plusieurs familles dégénérées sans liens de parenté entre elles, mais on voit encore l'hérédité franchir facilement les barrières de la parenté consanguine.

Il est vraiment curieux de voir dans le grand arbre généalogique le même individu, marié successivement à deux femmes étrangères à sa famille, transmettre la tare héréditaire aux enfants nés de ces deux unions. L'observation XII nous montre le mari touché, vrai fou moral, qui transmet aux enfants légi-

(1) FÉRÉ. — *La Famille névropathique*, Paris, 1894, p.14.

(2) Art. *Consanguinité*, du *Dict. Encycl. des Sciences médicales*, de Dechambre.

times qu'il a eus d'une cousine la même manifestation dégénéralrice qu'il a transmise à une fille adultérine née d'une négresse.

Les causes réelles des manifestations morbides ou de dégénérescence étudiées dans la population de Serrinha doivent être plus lointaines et plus puissantes, et ces causes ne sont autres que les mauvaises conditions dans lesquelles se sont effectués les croisements de races d'où est sortie la population de la localité dont il s'agit.

Le croisement de races aussi différentes, anthropologiquement, que le sont les races blanche, noire et rouge, a donné un produit mal équilibré et de faible résistance physique et morale ne pouvant se faire aux climats du Brésil ni aux conditions de la lutte sociale des races supérieures.

Sans doute la dégénérescence des populations métisses constitue un phénomène très complexe que l'on ne peut réduire à des manifestations morbides fatales ou irrémédiables. Protéiforme, elle peut revêtir bien des formes depuis les brillantes manifestations de l'intelligence comme chez les dégénérés supérieurs; depuis une moyenne de capacité sociale de type inférieur à peine touchée de tendances dégénéralrices qui prendront corps de plus en plus dans les générations futures, jusqu'aux manifestations bruyantes de la dégénérescence-maladie, où les stigmates s'imposent par le franc déséquilibre mental ou sous la forme impressionnante de monstruosité physiques repoussantes.

Il faut convenir cependant que la dégénérescence-maladie n'est ici que l'aboutissant d'une faiblesse congénitale, du germe d'un déséquilibre diathésique qui travaille à l'extinction de la race sans être incompatible avec l'existence d'une santé vigoureuse des individus, ni conséquemment avec une certaine organisation sociale, quoique précaire, défectueuse et peu solide. Il ne serait donc pas juste de considérer ces populations métisses comme de vastes campements de malades ou d'êtres anormaux; on doit y voir plutôt des prédisposés où le pourcentage de la dégénérescence-maladie peut être fort élevé, ce qui alors peut bien servir à mesurer ce degré de prédisposition.

La dégénérescence des populations métisses une fois ainsi comprise et la part de manifestations morbides qui lui échoit

étant connue, la fragilité des objections que l'on tire des exceptions apparentes ou de phénomènes mal interprétés devient évidente.

En effet, on a voulu faire croire que c'est dans la stérilité des produits de croisement que l'on doit chercher la démonstration la plus claire de la dégénérescence des métis; on a même voulu voir une identité parfaite entre cette stérilité et la stérilité terminale de la dégénérescence.

Dixon affirme que la fécondité des mulâtres s'éteint à la quatrième génération. Je ne sais si cette affirmation du médecin américain se rapporte à une dégénérescence plus aiguë du métis africo-anglo-saxon, la difficulté de ces croisements étant extrême, comme chacun sait. Mais en ce qui concerne nos mulâtres, elle est erronée. Les tableaux généalogiques qui accompagnent ce travail démontrent une exubérance intarissable de l'eugénésie des métis brésiliens; même dans des familles très dégénérées on voit la lignée s'étendre à une dizaine d'enfants. C'est là un fait constant et général dans les populations métisses des régions centrales du Brésil; la fécondité y est même excessive.

J'ai souvent vu des ménages comptant plus de dix enfants: beaucoup en ont quinze, et quelques-uns vingt et plus. A cet égard la doctrine monogéniste ne pouvait être plus fautive lorsqu'elle prétendait se fonder sur la stérilité du croisement pour prouver la multiplicité de l'espèce humaine. Mais ce fait ne démontre en aucune façon que les populations métisses ne soient pas dégénérées; et, comme telles, elles se conforment aux règles générales de la dégénérescence humaine. Il est aisé de voir dans nos tableaux la fréquence de la stérilité dégénératrice des familles les plus tarées (tableau généalogique, obs. VI et VII) en opposition manifeste avec la fécondité générale des ménages métis. Donc, l'eugénésie des métis ne contredit pas l'existence de la tendance ou prédisposition dégénératrice, qui n'est certainement pas encore la dégénérescence-maladie dans laquelle même chez les métis la stérilité se manifeste avec les caractères et la signification qui lui sont propres.

L'existence d'hommes métis qui tout en s'approchant beaucoup par les caractères physiques des races inférieures dont ils

proviennent sont néanmoins doués d'un grand talent est une objection qui n'a pas plus de valeur. La brillante intelligence de certains métis est chose connue et reconnue. Mais cette intelligence brillante, hormis des exceptions, est généralement superficielle, incapable d'efforts, d'une action continue et durable, et puis cette vivacité d'intelligence loin d'être une négation peut être une simple manifestation de dégénérescence, susceptible souvent de s'associer à d'autres manifestations similaires.

Une étude minutieuse et approfondie des métis de talent ou de grande intelligence serait à cet égard instructive et utile.

C'est tout au moins ce que l'on peut conclure du peu que l'on sait sur nos hommes métis doués de grandes capacités. Les trois frères Reboucas ont été très remarquables. L'un d'eux a été médecin et professeur à la Faculté de Bahia; un autre, ingénieur, a été professeur à l'École polytechnique de Rio-de-Janeiro; le troisième a été jurisconsulte éminent. Ils sont généralement cités chez nous comme étant la négation la plus formelle de la dégénérescence des métis. Mais on oublie trop facilement ou l'on feint d'ignorer que le médecin a été atteint de folie et en est mort, et que l'ingénieur a récemment mis fin à ses jours en recourant au suicide. Silva, également professeur à la Faculté de Bahia, est un autre métis notable par le talent, que l'on présente comme preuve de la valeur du métissage. Or, tout le monde sait que Silva est mort d'une myélite et sa dégénérescence génésique qui en faisait un homo-sexuel actif a été notoire. L'éminent Barretto, un de nos métis de la plus grande valeur intellectuelle, a mené toujours une vie peu réglée et en est mort. Un de ses critiques (Araripe), son ancien condisciple, dit, en parlant de son lyrisme comme poète, qu'il se ressent de l'incurable lubricité de la race nègre à laquelle il appartenait. D'autres métis se sont montrés supérieurs dans notre pays; il serait peut-être facile de démontrer leur dégénérescence propre ou l'existence de la tare dans leur famille.

C'est que les caractères physiques et moraux des deux races ne se fondent pas dans le métis de manière à donner toujours un produit exactement moyen. De nombreux cas, qu'il n'est pas utile de rappeler ici, démontrent que les qualités physiques



Fig. 1. — JONG : Infantilisme et déformation



Fig. 11. — MANGEL FELIPPE



Fig. III. — VIANNA



Fig. IV. — VICTOR

et morales peuvent se transmettre en formant des combinaisons très variées. Un métis peut hériter de l'intelligence de la race supérieure et des autres caractères de la race inférieure, et c'est le cas de l'ingénieur Lislet Geoffroy, correspondant de l'Institut de France (1), inversement, ou même encore en cas de fusion proportionnelle, certaines qualités des tendances, des instincts ou des sentiments des races pures peuvent prédominer. Cette inégalité chez le métis de l'influence des deux races qui se croisent est un fait sanctionné par la pratique la plus étrangère aux spéculations scientifiques.

Nos anthropologistes avaient déjà remarqué que les métis brésiliens ne sont pas également doués de bonnes qualités.

Le D^r Couto de Magalhães affirme que le meilleur métis (issu du blanc et de l'Indien) est celui qui résulte du tronc blanc avec un cinquième au plus de sang indigène. Le D^r Ladislão Netto a remarqué dans des familles de mulâtres que les enfants chez qui s'accroissent les caractères de la race nègre sont parfois les plus intelligents.

Dans ces cas les métis sont plus ou moins revenus à l'équilibre d'une des races pures, et ils s'éloignent alors des types rigoureusement moyens chez lesquels il semble que se révèle dans toute sa plénitude, dans toute sa brutalité, le conflit qui a éclaté entre des qualités psychiques et des conditions physiques et physiologiques fort inégales des deux races profondément dissemblables, caractères que l'hérédité a fondus dans une combinaison, dans un amalgame défectueux chez le produit métis résultant de l'union, du croisement des deux races.

Or, si c'est de l'antagonisme et de la dissemblance entre les caractères anthropologiques ou ethniques de races qui se croisent que doivent provenir tous les défauts des produits métis, par suite des annulations ou des combinaisons qui peuvent se faire en eux, il est clair que l'on ne peut juger le métissage en bloc comme l'a fait M^{me} Clémence Roger, mais qu'il faut, au contraire, faire une distinction entre le croisement des races proches et peu dissemblables et celui de races bien différentes anthropologiquement. Tous les faits confirment pleinement

(1) In QUATREFOGES. — *L'Unité de l'espèce humaine*, Paris, 1861.

aujourd'hui l'opinion suivante de Spencer, émise il y a un bon quart de siècle: « On peut ajouter ici, écrivait-il (1), un problème général d'une espèce différente. Quel est l'effet du mélange des races dans la nature mentale ?

« Dans tout le règne animal, nous avons lieu de le croire, tout croisement entre variétés qui sont devenues trop étrangères l'une à l'autre ne produit au physique rien de bon, au contraire l'union entre variétés légèrement différentes donne au physique de bons effets. En est-il de même pour la nature mentale ?

« D'après certains faits, le mélange entre races d'hommes très dissemblables paraît produire un type mental sans valeur, qui n'est bon ni pour mener la vie de la race supérieure ni pour celle de l'inférieure, qui n'est propre à aucun genre de vie. Au contraire, des peuples de même origine, qui, ayant vécu durant plusieurs générations dans des circonstances différentes, se sont légèrement écartés l'un de l'autre, donnent, on le voit parfois, par croisement un type mental supérieur à certains égards. »

C'est sur cette distinction que se fonde l'étude récente de Fouillée (2) sur l'influence des croisements sur le caractère des races. La dissolution du caractère vient ici des dédoublements de tendances héréditaires opposées qui créent chez le même individu des courants et des motifs de délibération, d'action différente ou contradictoire.

On ne comprendrait pas, en effet, que les caractères psychiques des races puissent être respectés par le croisement qui désorganise tous les caractères physiques. En parlant des garanties nécessaires de stabilité et de certitude qui permettent de s'appuyer sur les caractères tirés des cheveux pour la détermination des types de races, Topinard (3) affirme que « les croisements seuls les altèrent, les désorganisent comme tout autre caractère ».

Il faut ajouter encore à l'influence de la condition dégénératrice du simple croisement celle qui résulte de l'inadaptation

(1) SPENCER. — Essais scientifiques. — *La Psychologie comparée de l'humanité*, 1875, trad. française de A. Bendon, Paris, 1879.

(2) FOUILLÉE. — *Tempérament et caractère selon les milieux, les sexes et les races*, Paris, 1895.

(3) TOPINARD. — *L'Homme dans la nature*, Paris, 1871, p. 81.

d'une des races pures à l'habitat physique où les produits métis sont destinés à vivre comme au Brésil.

C'est une erreur qu'on a toujours nourrie que de prétendre que le croisement des races différentes, et particulièrement celui de la race blanche avec une race inférieure, peut donner à l'une d'elles la force de résistance qui lui fait défaut pour supporter les climats inhospitaliers des tropiques. A mon avis, cette illusion est causée par une induction non fondée, tirée des croisements artificiels préconisés par les éleveurs de bestiaux qui réussissent, au moyen d'une intelligente et constante intervention, à maintenir chez les métis certaines qualités utiles ou profitables.

Soit qu'elle reste pure de tout croisement, soit qu'elle s'allie aux races indigènes, la race blanche dégénère et s'éteint lorsqu'elle est réduite à vivre sous les climats tropicaux.

On voit, sans grand effort, dans les blancs du nord du Brésil qui, d'ailleurs, en général ne tirent pas leurs moyens d'existence des rudes travaux agricoles, une race qui dépérit et s'efface. Que l'on suive une famille un peu nombreuse pendant quelques générations, et l'œil découvrira sans peine des signes évidents de dégénérescence morbide qui s'accroissent. Et si l'on compare les blancs du nord du pays, intelligents, mais pâles, anémiques, d'un développement physique affaibli, avec les habitants du sud, robustes, vigoureux, sains et colorés, le contraste sera des plus frappants. Eh bien, l'élément blanc qui se mélange ne s'éteint pas moins, ne crée pas une cause moindre de dégénérescence. Je sais des cas en nombre considérable où des métis, même de deuxième ou de troisième sang, ayant reçu une dose nouvelle de sang blanc, continuent à dégénérer au lieu de s'améliorer. Les cas suivants feront la lumière à cet égard.

OBSERVATION XXVII. — Homme portugais marié avec une mulâtresse claire ; six enfants, très clairs. L'aîné impétueux, violent, nerveux ; le second neurasthénique héréditaire depuis bien des années ; une fille atteinte de petite hystérie ; une deuxième dégénérée : asymétrie faciale, hystéro-épilepsie, une autre en bonne santé mais avec tendance à engraisser ; une dernière, enfin, petite encore, jouit d'une bonne santé jusqu'à ce jour.

OBSERVATION XVIII. — Homme portugais marié avec une métisse de blanc et d'Indien. Six enfants. L'aîné a un tempérament simplement nerveux; le second, dégénéré, détraqué, tuberculeux; une fille atteinte d'hystérie et de tuberculose pulmonaire; une autre fille mystique, se prétend poète; une petite fille complètement dégénérée; maladies des tics, ayant des accès hystérico-épileptiques. Enfin, un adolescent qui s'est maintenu jusqu'à présent dans un état normal.

OBSERVATION XXIX. — Homme italien marié avec une dame métisse presque blanche, cinq enfants.

L'aînée idiote, épileptique; la seconde très jolie, hystérique, avec d'innombrables phobies.

Deux petits enfants présentant une asymétrie faciale notable; un autre taciturne.

OBSERVATION XXX. — Homme allemand marié à une mulâtresse foncée, cinq enfants. L'un taciturne, concentré, dissimulé; un autre aliéné, a été interné en Allemagne et dans notre asile; un qui présente un état normal en apparence et deux filles dans les mêmes conditions.

Je n'ai pas l'intention de discuter l'inadaptation de la race blanche aux climats torrides ni celle des nègres aux climats froids. Qu'il me soit toutefois permis de rappeler que les Hollandais, qui ont possédé le nord du Brésil pendant presque trente ans, n'y ont laissé d'autres vestiges de lignée que quelques noms de famille, pendant que les colonies allemandes de l'extrême sud, où le nègre décroît numériquement, sont en pleine prospérité. Quatrefages (1), monogéniste notable et partisan décidé de l'unité de l'espèce humaine, a pu écrire avec vérité: « Il est très vrai que le blanc d'Europe transporté sous la ligne ou dans les régions intertropicales languit et périt souvent sans laisser de postérité ou que celle-ci s'éteint au bout d'un petit nombre de générations. Il est très vrai que le nègre d'Afrique émigré en Europe y meurt très souvent de phthisie. Il est vrai encore que dans notre colonie d'Algérie la mortalité des adultes, celle des enfants surtout est de beaucoup supérieure

(1) QUATREFAGES. — *L'Unité de l'espèce humaine*, Paris, 1861, p. 368.

à celle qu'on observe dans la mère-patrie. Mais à quel point de vue peuvent-ils être invoqués en faveur du polygénisme ? La race, nous l'avons vu, est avant tout un produit du milieu. Formée sous l'empire de certaines conditions d'existence et rencontrant brusquement des conditions d'existence nouvelles, est-il surprenant qu'elle souffre et succombe parfois dans la lutte qui s'établit entre l'organisme et le monde extérieur ? Bien au contraire, ce serait l'acclimatation immédiate dans de pareilles conditions qui serait inexplicable d'après les idées que nous défendons. »

➤ Cette élimination des races inadaptables se fait naturellement par des procédés de dégénérescence qui ont pour intermédiaires les états anormaux ou morbides dont la fréquence chez les métis brésiliens nous paraît surabondamment démontrée dans cette étude.

Et c'est pourquoi j'affirme depuis longtemps que la population du nord du pays est fatalement destinée à se différencier de plus en plus de la population du sud dans un sens défavorable, celui de la rareté d'abord, puis de l'effacement complet de l'élément blanc.

Les questions qui se rattachent à l'acclimatation sont très complexes, mais personne ne soutiendra qu'à la rigueur le métissage réalise les conditions nécessaires à l'acclimatation lente et progressive.

Dans le métissage l'élément inadaptable rencontre aussi et brusquement des conditions d'existence nouvelles ; il dégénère en s'affaiblissant graduellement par la survivance des plus adaptables, c'est-à-dire de ceux chez qui prédomine le sang indigène.

V

CRIME. — La criminalité des peuples métis ou de population composite comme celle du Brésil appartient au type violent : c'est un fait qui nous paraît suffisamment démontré.

L'impulsivité des races inférieures représente certainement un facteur de premier ordre dans ce type de leur criminalité,

mais on comprend facilement que l'impulsivité criminelle peut être et ne sera en grande partie que d'une simple manifestation de l'anomalie qui fait que les criminels sont des êtres qui ne peuvent s'adapter, se faire à leur milieu social, réfractaires qu'ils sont à la réglementation sociale sous laquelle ils devraient vivre.

Cette anomalie est un véritable équivalent d'autres formes dégénératrices avec lesquelles le crime peut, selon le cas, s'allier ou alterner dans la même famille.

La dégénérescence des métis devait avoir une influence décidée et prédominante sur leur criminalité, cela était à prévoir, mais il ne serait pas juste d'inférer de là que cette criminalité doit être forcément très élevée, car on comprend parfaitement que la dégénérescence, sous l'influence de causes multiples et difficiles à préciser, difficiles même à connaître, peut prendre des formes variées : plus criminelles ici, plus vésaniques là, et ainsi de suite.

Ainsi l'avait compris M^{me} Clémence Royer (1) lorsqu'elle disait : « Si chaque individu est la résultante héréditaire de sa généalogie totale, on conçoit que, par le fait des variations indéfinies de cette résultante, des anomalies anatomiques se reproduisent chez certains individus sans être liées à des anomalies morales, ou réciproquement ; et qu'enfin, sous les mêmes influences de milieu, des individus, différents par leur innéité, réagissent si différemment que les uns restent honnêtes, tandis que les autres se laissent aller au crime..... Si les métis ne sont nullement, en général, des dégénérés physiques ; si parfois ils semblent richement doués, tant au point de vue de l'énergie vitale que de l'intelligence, on peut dire que chez eux l'intelligence semble même d'autant plus active et plus puissante qu'elle n'est jamais gênée par la conscience. »

La violence, même l'impulsivité innée des races inférieures, si elle doit exercer une influence décisive sur la qualité des crimes, peut bien n'avoir aucune influence sur leur quantité.

Spencer avait remarqué qu'il y a beaucoup de sauvages, ceux

(1) *Actes du deuxième Congrès international d'anthrop. crimin. tenu à Paris, 1890*, p. 171.

de l'Amérique surtout, dotés d'une apathie extrême; il cherche à expliquer ce fait par une disposition constitutionnelle organique. « Il se peut, dit-il (1), que si les races américaines ne se montrent pas promptes à agir d'après le premier mouvement, ce défaut provienne d'une inertie constitutionnelle. » Et cependant cette apathie n'exclut pas chez eux les explosions d'une violente fureur provoquée parfois par des causes de très minime importance.

Eh bien, à Serrinha, la criminalité est très faible : on est loin d'en pouvoir dire autant de la population métisse du pays. Le défaut de statistique ne nous permet pas de faire une étude comparative de la criminalité bahianaise. Dans ce pays les essais de statistique entrepris jusqu'à ce jour autorisent à peine à confirmer, d'une manière générale, les conclusions auxquelles étaient arrivés dans leurs études, en grande partie sans statistiques rigoureuses, de Flaix (2) pour les États-Unis; Kocher (3), pour l'Algérie; Bertholon (4), pour les musulmans de Tunis; de Lorion (5), pour la Cochinchine; Gentini (6), pour le Mexique; Corre (7), pour les colonies françaises, c'est-à-dire que le type violent prédomine dans la criminalité de la population de couleur.

C'est ce qu'on peut conclure, en ce qui concerne le Brésil, des statistiques réduites ou fort incomplètes de Clovis Bevilacqua (8), pour le Céara; de Candido Motta (9), pour Saint-Paul; de Saraiva (10), pour Minas-Geraes.

Mais de ce que la criminalité de Serrinha est faible, on ne

(1) SPENCER. — *Principes de sociologie*, trad. par E. Cazelles. Paris, 1886, p. 83.

(2) FOURNIER DE FLAIX. — *La Criminalité aux États-Unis* (*Revue scient.*, 1893.)

(3) KOCHER. — *La Criminalité chez les Arabes en Algérie*. Paris, 1884.

(4) BERTHOLON. — *Esquisse de l'anthrop. crimin. des Tunisiens Musulmans* (*Arch. d'Anthrop. crimin.*, 1889).

(5) LORION. — *Criminalité et Médecine judiciaire en Cochinchine* (*Arch. d'Anthrop. crim.*, 1887).

(6) GENTINI. — *La criminalità nel Messico* (*Archivio di psichiatria, scienze penali ed antropologia criminale*, vol. IX).

(7) CORRE. — *Ethnographie criminelle*. Paris, et *Le Crime en pays creoles*. Paris.

(8) BEVILAGUA. — *Criminalogia e Direito*. Bahia, 1896.

(9) CANDIDO MOTTA. — *Relatorio*, S. Paulo, 1894.

(10) SARAIVA SALVINHO. — *Relatorio*. Minas-Geraes, 1894.

peut conclure que la dégénérescence, si nettement accusée en cet endroit sous ses traits morbides, n'exerce pas une influence très puissante dans les manifestations criminelles.

Pour se convaincre que la criminalité y est aussi une simple manifestation de la dégénérescence produite par le métissage, il suffit de lire l'histoire des deux familles dont il va être parlé, où l'on voit la criminalité s'associer franchement et intimement aux plus graves manifestations morbides de la dégénérescence physique et psychique. Les deux cas sont extrêmement curieux.

Première famille. — J'ai publié, en 1894 (1), une observation sur un enfant détenu au pénitencier de Bahia pour avoir assassiné son père.

Cet enfant, qui révélait la perversité la plus profonde, ne présentait aucun stigmate physique de dégénérescence; ne connaissant pas l'histoire de sa famille, je me bornai à conclure que l'on se trouvait en présence d'un criminel-né. La reproduction de cette observation, telle qu'elle a été publiée, n'est peut-être pas sans intérêt.

OBSERVATION XXXI. — Le mineur José d'Aranjo, né à S.-Antonio de Queimadas, est détenu au pénitencier jusqu'à l'accomplissement de sa dix-septième année, pour avoir, à l'âge de neuf à dix ans, assassiné son père, ayant agi avec discernement.

Il y a plus de quatre ans que je connais ce jeune criminel et il n'a jamais varié dans le récit qu'il m'a fait plusieurs fois de son crime, sans témoigner d'ailleurs le moindre sentiment de regret.

Poussé par un ennemi de son père et moyennant 40 reis (8 sous) de récompense, il se décida au parricide. Son père était absent. La nuit du crime, l'enfant s'était couché comme d'habitude dans le même lit que ses frères et s'endormit. Bien avant dans la nuit, en s'éveillant, il s'aperçut que son père était de retour et qu'il dormait dans un hamac suspendu dans la même pièce de la chaumière qu'ils habitaient. Il se leva, alla dans le coin où se trouvaient les armes de chasse, prit un vieux fusil à silex qu'il savait chargé, et nauti d'un tison enflammé s'approcha du hamac et fit partir le coup. Le père fut atteint à la tête et la mort fut instantanée.

(1) NINA-RODRIGUES, — *As raças humanas e a responsabilidade penal no Brasil*, Bahia, 1894, p. 148.

Tel est le récit constamment fait par lui et que tous connaissent au pénitencier.

Par d'adroites interrogations j'ai appris que cette version du crime n'est pas celle qu'il avait donnée au début. Ce n'est que deux mois après sa détention qu'il a songé à faire de l'ennemi de son père l'instigateur du crime.

De l'ordre d'érou, très laconique, il résulte que l'existence d'un complice n'a pas été prouvée et qu'il ne s'élève aucune charge contre l'homme indiqué par le criminel. Il ne m'a pas été possible de consulter le dossier.

Cet enfant, orphelin de mère, laquelle est morte de suites de couches, habitait avec ses cinq frères ou sœurs et son père qui, pauvre, vivait des produits d'une petite culture. Ces enfants n'avaient reçu aucune instruction.

Conduit à Bahia, ce précoce criminel fut incarcéré au pénitencier pour y apprendre le métier de cordonnier. Le traitement moral qu'il a reçu dans ce milieu a déjà produit ses effets naturels et logiques ; l'œuvre est complète. Il a aujourd'hui dix-huit ans, il est voleur, pédéraste passif, joueur, ivrogne ; c'est un être qui a le sens moral complètement oblitéré, un redoutable incorrigible. Il y a peu de temps, après avoir forcé la porte du magasin à l'aide de fausses clefs, il vola des matières premières, à l'instigation d'un tiers a-t-il dit. L'administration est informée que pendant deux mois il a été lié avec un de ses compagnons, pédéraste également, jouant dans cet accouplement infâme un rôle passif. Ses continuelles infractions à la discipline (jeu, ivresse, etc.) lui font subir des punitions incessantes qui ne le corrigent pas. L'administrateur déclare ne plus savoir que faire de lui.

Ce jeune homme est un métis *pardo* où les caractères du mulâtre et du *mameluco* (1) sont parfaitement combinés. Encore imberbe, un très léger duvet couvre sa lèvre. Il n'a aucune déformation, aucun stigmate physique ; il n'est ni gaucher ni ambidextre. Les mesures craniométriques prises ont donné les résultats suivants :

Diamètre antéro-postérieur maximum	180	millimètres.
— transversal	155	—
— frontal, minimum	110	—
— — maximum	150	—
Longueur du nez	52	—
Largeur du nez	42	—

(1) Issu de blanc et d'Indien.

d'où nous déterminons par le calcul un indice céphalique hyperbrachycéphalique de 86,41 et un index nasal de 80,73.

La physionomie du criminel est sans expression; il prend les apparences d'une soumission absolue, mais elle est de pure convention: impassible, il parle du crime dans tous ses détails avec le plus grand calme et comme s'il s'agissait de la chose la plus naturelle du monde. Quelle est la part qui revient, dans cette conduite, à la perversité congénitale, quelle est celle due à son séjour dans la prison? C'est une question à laquelle je ne saurais répondre.

J'ai cherché à connaître la part d'influence que pouvait avoir eue sur son esprit l'ordre donné, soi-disant, par l'ennemi de son père, de tuer celui-ci, comme aussi celle du compagnon qui lui avait suggéré le vol au magasin du pénitencier. A cet effet j'ai tenté de l'hypnotiser, mais le criminel m'a aussitôt avoué qu'il n'avait jamais reçu aucun ordre de cette nature, et que le vrai mobile du crime était la crainte d'être châtié pour avoir coupé un pied de manioc pendant l'absence de son père, dont un oncle de l'enfant attendait le retour pour dénoncer le fait et appeler la punition.

C'est donc pour éviter un châtement qu'il s'est fait parricide. Me faisant ensuite un nouveau récit de l'affaire, il m'avoua que l'histoire de l'ordre donné par l'ennemi de son père n'était qu'une invention de sa part, une fausseté. J'obtins également l'aveu complet de ses habitudes de pédérasie qu'il avait jusqu'alors niées obstinément.

Rien n'indique que dans l'exécution de ses crimes, ce jeune homme ait agi sous l'empire de suggestions étrangères. Il est difficile à hypnotiser et oppose de rudes obstacles aux suggestions, tout en paraissant les accepter: il est extrêmement dissimulé.

S'agit-il ici d'un criminel-né ou bien d'un criminel d'habitude, perfectionné par le milieu? L'absence des grands stigmates du criminel-né plaide en faveur de cette dernière idée. Mais la perversité du criminel; la nature du crime qui révèle, depuis son enfance, une absence complète de tout sentiment de piété filiale et même de sympathie pour l'auteur de ses jours; la futilité du mobile, car un enfant normal quelconque, pour éviter une punition, aurait fui tout simplement ou aurait cherché quelqu'un qui intercédât en sa faveur; l'intervention mensongère et perverse d'un mandat reçu pour assassiner son père, d'un homme qu'il savait être l'ennemi de la victime; l'insensibilité morale, l'indifférence que révèlent ses actes; tout enfin me dit qu'il y a lieu de croire qu'il s'agit d'un grand criminel appartenant à la catégorie des criminels-nés.

Eh bien, maintenant, quatre ans après la publication de cette

U observation, je trouve à Serrinha une partie de la famille de ce criminel, et j'ai pu me convaincre que chez cet enfant la criminalité-née n'est que la manifestation d'une très grave dégénérescence de la famille qui, si elle s'est révélée en lui par l'oblitération morale que l'on sait, s'est traduite chez ses cousins par les plus graves défauts physiques. Il a cinq cousins, dont quatre examinés par moi, qui sont atteints de graves manifestations tératologiques. Outre cela, on compte parini ses ascendants trois cas analogues, trois personnes frappées de ce que dans son langage vulgaire la famille nomme la « perclusion ».

Nous donnons ci-après le tableau généalogique de cette famille métisse.

Cette association, dans une même famille, de cas de tératologie physique et morale comme des manifestations indépendantes les unes des autres ne peut être plus instructive. Rien ne démontre mieux que le crime ou le vice d'un individu sain et normal en apparence peut être l'expression de la plus profonde anomalie mentale.

L'arrêt de développement, et autres manifestations tératologiques de la constitution mentale comparables à celles que l'on observe au physique, n'est donc pas, comme on l'a dit, une simple invention théorique.

Seconde famille. — Si la famille dont il vient d'être parlé est remarquable au point de vue des diverses manifestations qui s'associent en elle, celle dont nous allons nous occuper ne l'est pas moins par l'évidence avec laquelle elle démontre l'influence de la transmission héréditaire des qualités ethniques aux métis, comme facteur de leur criminalité dégénératrice.

OBSERVATION XXXII. — *Double assassinat par un soldat qui, pris d'un accès de fureur destructive, n'a pu être maîtrisé qu'à coups de fusil.*

Le 40 février 1898, le soldat de police Lino, irrité contre ses camarades, se mit à parcourir la ville de Serrinha, buvant de l'eau-de-vie dans tous les cabarets qu'il rencontrait et déclarant à tout le monde qu'il ferait un malheur ce jour-là.

Vers 3 heures de l'après-midi, il causait, à la porte du quartier,

avec la sentinelle qui lui disait ne pas ajouter foi à toutes ces bravades, lorsque tout à coup il s'empare d'un fusil Coublain et le décharge presque à bout portant sur son camarade qui tombe foudroyé : la balle lui avait traversé la poitrine. Les autres soldats qui composaient le faible détachement chargé de la police de la ville s'enfuirent épouvantés. Lino fait alors main basse sur toutes les armes et les munitions, remplit sa giberne et ses poches de cartouches et, l'arme au poing, se met sur la défensive. Le sous-lieutenant Costa, commandant du détachement, s'adresse à lui et lui ordonne de déposer l'arme ; pour toute réponse Lino fait feu sur l'officier qui, la poitrine traversée par la balle, réussit à grand-peine à gagner une maison voisine où il trouve de suite un abri contre la fureur de ce possédé et la mort deux heures après.

Le criminel, évidemment excité, mais sans les apparences d'une ivresse bien caractérisée, se promène alors de long en large devant le quartier, toujours l'arme à la main, et menaçant tout le monde à haute voix ; provoquant, défiant tous et chacun de venir le prendre et mettant en joue ceux qui le regardaient. En un clin d'œil toutes les portes de la petite ville furent fermées et la place où les crimes avaient été commis resta déserte.

Témoin oculaire de ce fait, j'en ai suivi toutes les péripéties de la fenêtre d'une maison que j'habitais, située en face. Pendant près d'une heure j'ai vu Lino, toujours dans un état d'agitation extrême, se promener d'un bout à l'autre de la place, mettre son fusil en joue dans la direction des maisons voisines, aller jusqu'à celle où l'officier avait trouvé un refuge, chercher à en forcer la porte à coups de crosse, continuant à parler à haute voix et à menacer tout le monde. A la fin et sur l'ordre de l'autorité, un soldat fit feu sur lui et l'étendit roide.

J'allai le voir immédiatement. Je le trouvai expirant, la bouche remplie d'une écume sanglante, le front couvert d'une sueur abondante. Je pratiquai l'autopsie et dressai mon rapport, dont voici quelques extraits :

> Lino ne présente aucune anomalie importante. C'est un mulâtre foncé aux cheveux crépus, presque sans barbe, ayant à peine quelques poils de moustache. Je pris les mesures qui donnèrent les résultats ci-après :

Taille	1*70
Envergure	1*75
Circonférence thoracique	0*86

La tête était bien conformée, le crâne ne présentait aucune anomalie.

La calotte crânienne se trouve au laboratoire de médecine légale de notre Faculté.

Mesures crâniométriques :

Diamètre antéro-postérieur. . .	0°180
— transversal . . .	0°166
Circonférence horizontale totale. . .	0°520
— transversale . . .	0°310
— antéro-postérieure . . .	0°270
Arc frontal	0°120
Arc pariétal	0°110
Arc occipital	0°090

d'où nous tirons un indice céphalique ultra-brachycéphalique de 90,22.

Le visage, sans asymétrie, mesure :

Du menton à la ligne des cheveux. . .	0°180
Diamètre bi-zygomatique.	0°125
Longueur du nez	0°040
Largeur du nez	0°043

d'où un indice nasal de 107,40.

L'oreille droite est un peu plus grande que la gauche. On voit sur l'avant-bras gauche les lettres A M J tatouées grossièrement comme le sont les tatouages de nos populations, et sur la poitrine, au-dessous de la clavicule gauche, les initiales du criminel, L F P.

On ne découvre aucune adhérence des membranes à l'encéphale, qui ne présente aucune altération notable; les circonvolutions les plus importantes étaient normales.

L'encéphale n'a pu, malheureusement, être conservé, faute de réactifs. Je l'ai pesé, cependant.

Encéphale	4.275	grammes
Corveau total	4.093	—
Hémisphère droit.	550	—
— gauche	545	—
Corvelet	148	—
Moelle allongée, isthme de l'encéphale.	28	—

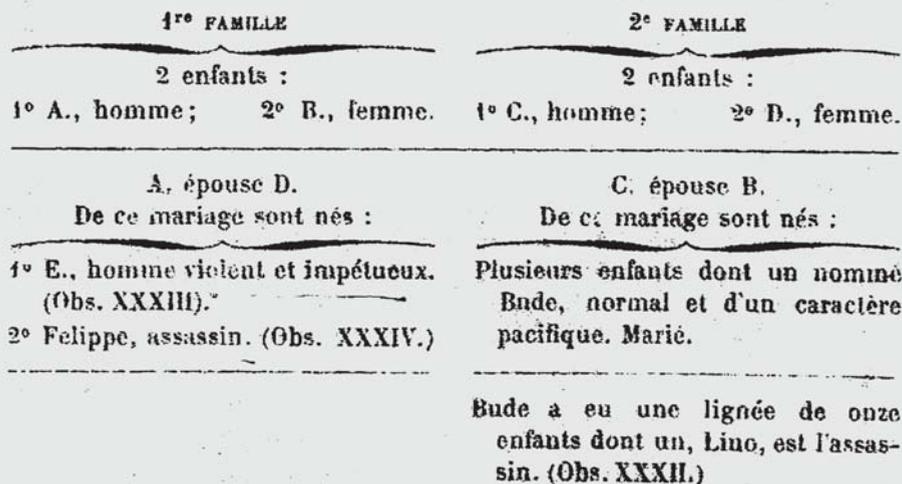
La différence de poids entre les deux hémisphères ne doit pas être regardée comme une anomalie. Elle est naturellement causée par une inégalité dans la séparation des deux moitiés du cerveau. J'attribue également à un effet de la division la petite différence qui existe entre le poids total de l'encéphale et celui de ses parties séparées.

Quoi qu'il en soit, le poids encéphalique de ce criminel est faible.

L'histoire de Lino est fort instructive. Rien ne dit qu'il ait eu des attaques, mais c'était à n'en pas douter un impétueux, un violent. Il était réservé, taciturne, parlait peu, doucement et posément, mais il avait fréquemment des accès de violente colère. Il vivait en concubinage avec la veuve d'un soldat, mère d'un enfant de quelques mois, il avait plusieurs fois menacé de prendre l'enfant par les jambos et de lui briser la tête contre les murs, cela pour des futilités. Au régiment de police, il avait un jour blessé grièvement un de ses camarades et fut mis en prison pour ce fait. Il buvait beaucoup mais n'était pas précisément ce qu'on peut appeler un ivrogne d'habitude.

Son état de fureur au moment où il commit les derniers crimes doit être évidemment considéré comme une manifestation de l'ivresse pathologique chez un individu de tempérament épileptique ; mais ce tempérament, il le tient de famille, c'est un legs héréditaire où le métissage n'a pas altéré, mais a exagéré, au contraire, l'impulsivité de ses aïeux sauvages.

Ci-après l'arbre généalogique de Lino :



LIGNE COLLATÉRALE DONT LES ANTÉCÉDENTS SONT INCONNUS

Clemente, métis presque nègre. X., femme de Clemente.

Querelleur; a tenté d'assassiner son patron qu'il accusait d'avoir attenté à l'honneur de sa fille et qui se refusait à lui payer une indemnité.

Oncle de C. et de D. par alliance, il est donc frère du bisaïeul de Lino.

Plusieurs enfants dont un nègre et ivrogne habituel.

Plusieurs enfants dont un assassin.
(Obs. XXXV.)

L'histoire des membres anormaux de cette famille, même résumée, est d'une haute valeur, car elle facilite extrêmement la compréhension exacte de l'impulsivité des métis.

OBSERVATION XXXIII. — Le métis C..., frère de l'assassin Manoel-Felippe, est un homme de près de cinquante ans, foncé, présentant les caractères bien accusés du nègre et de l'indigène. C'est un bouvier considéré par les gens de l'endroit comme un homme sérieux. Extrêmement emporté, il ne peut toucher aux boissons alcooliques sans devenir aussitôt provoquant, querelleur, et il finit toujours par en venir aux violences et même au crime. Il évite, m'a-t-il dit, les discussions et se craint lui-même si fort, il a tellement peur de ne pouvoir se contenir, que lorsqu'on l'insulte il part en courant et fuit les lieux où il se trouve.

OBSERVATION XXXIV. — Manoel-Felippe, frère du précédent, métis foncé, présentant également les caractères du nègre et de l'indigène bien accusés (voir la photographie n° 2, prise au pénitencier).

Le 9 décembre 1888, à 7 heures du soir, Manoel assassina la fille Isabelle qu'il se proposait de fouetter simplement.

Trouvant Isabelle à la porte de la cabane qu'elle habitait, il se prit de querelle avec elle, la larda de coups de couteau et lorsqu'il abandonna sa victime elle n'était plus qu'un cadavre criblé de blessures. Le meurtrier était sous l'empire d'un fort accès de violence.

Il essaya de faire croire aux voisins que la malheureuse fille était tombée sous le coup d'une attaque; arrêté, il cherchait encore à résister.

Felippe est maigre et de taille élevée; il mesure 1 m. 72 de hauteur et 1 m. 76 d'envergure. Il est encore vigoureux quoique âgé de près de soixante ans, et ne présente ni anomalies ni stigmates dignes de fixer l'attention. Très gai, il cause et plaisante volontiers et se moque de lui-même. Sa conduite au pénitencier, où il est détenu depuis 1889, a été exemplaire: c'est un prisonnier modéré, obéissant, travailleur.

Lorsque je l'interroge sur les causes de son crime, il me répond qu'il n'était pas ivre et qu'il ne sait comment il a pu en venir à cet acte. La jalousie s'était emparée de lui depuis quelque temps déjà; il a voulu châtier la victime avec qui il vivait maritalement et qui le trompait: pris de fureur, il a vu rouge et quand il est revenu à lui, sa maîtresse était morte. Les témoins déclarent qu'il n'était pas en état d'ivresse et il ajoute qu'il a l'habitude des boissons alcooliques qui le rendent simplement gai et causeur quand il s'enivre. Tout le monde s'accorde à dire qu'il a toujours été modéré, pacifique, et l'on s'étonne généralement qu'il soit tombé dans le crime.

Chez cet individu violent, la jalousie poussée à un degré élevé et probablement aussi un peu d'alcool ont constitué les causes émotive et toxique de l'ivresse pathologique.

OBSERVATION XXXV. — Le jeune Paulino, âgé de treize ans, cousin de Lino, est également un assassin précoce chez qui se révèle, d'une façon fort accentuée, le sentiment de la vengeance différée en usage chez les Indiens ses aïeux.

A la Noël de 1893 (nuit du 24 décembre) Paulino alla prier le père de José, autre enfant de treize ans, de consentir à la sortie de ce dernier pendant la nuit; ils devaient aller ensemble prendre part aux réjouissances de la fête. L'autorisation fut concédée; les enfants s'en allèrent.

Pendant qu'ils s'amusaient ensemble, Paulino, profitant d'un moment où son camarade avait l'esprit distrait, lui assena de forts coups de bâton sur la tête et la nuque. José tomba sans mouvement et peu de temps après il rendait le dernier soupir.

Quelle était la cause du crime? A la Noël de l'année précédente José avait administré quelques horions à Paulino qui avait fait rouler à terre des oranges que celui-là vendait, en les poussant du pied. Paulino fit alors le serment de tuer son camarade un an plus tard, à la même fête, et il achevait de donner une triste sanction à sa menace.

Cette haine concentrée pendant une année et qui se traduit par un

acte de vengeance préméditée et exécutée à heure fixe, caractérise-t-elle bien la perversion de cet enfant, ou un simple legs héréditaire de ses aïeux indiens chez qui « la vengeance était une obligation morale et qui négligeait de s'en acquitter était mis au ban de la tribu, flétri comme un lâche » ?

Quelqu'un lui demandait dans la matinée où a eu lieu l'événement pourquoi il s'armait d'un bâton anguleux. « C'est pour aller boire du sang à Pedra (localité où a eu lieu le crime), » répondit-il.

La facilité avec laquelle l'impulsivité sauvage se change en manifestations morbides de la colère chez les races inférieures prétendues civilisées et chez les métis, en prenant une forme évidemment épileptoïde, montre le haut degré de déséquilibre où ils vivent et les conditions précaires de leur adaptation à la vie civilisée.

Les équivalents psychiques de l'épilepsie sont très fréquents dans cette population et si pour suivre les exigences de la doctrine du libre arbitre, même relative de l'école classique, nous devons mesurer la répression des crimes qui se commettent chez nous, en considérant ces criminels comme des aliénés violents, la règle générale serait l'impunité.

On trouve des cas où, comme dans l'observation suivante, qui d'ailleurs n'appartient pas à Serrinha, les stigmates de dégénérescence sont évidents et où le diagnostic d'épilepsie psychique trouve, pour qui sait voir, l'appui des signes physiques.

Généralement, cependant, l'impulsivité épileptique de notre population ne trahit qu'une adaptation imparfaite ou la dégénérescence du métissage.

OBSERVATION XXXVI. — Francisco V..., nègre, quarante-cinq ans, assassina deux femmes, sur la grande route, à coups de faux, pendant la journée du 4^e octobre 1889.

L'une d'elles, son ancienne concubine, qui l'avait abandonné parce qu'il était paresseux et violent, était sans cesse poursuivie et menacée par lui.

Au pénitencier, V... nous a fait le récit du crime de la manière suivante :

Quoique séparé de sa maîtresse, il se résolut un jour dans la matinée à aller chez elle prendre une faux qu'il y avait laissée. Ne trouvant personne à la maison il avisa une bouteille qu'il connaissait bien et but un peu d'eau-de-vie. Il se sentit hors de lui, excité, exalté, ne pouvant se rendre un compte exact de ce qu'il faisait. C'est dans cet état qu'il sortit, prit la route, alla de l'avant et à une certaine

distance rencontra les deux femmes qui allaient être ses victimes ; il se jette sur elles, fend la tête à la première, abat la seconde qui cherche à fuir et court à la poursuite d'un jeune homme qui les accompagnait.

Plus loin il rencontre un enfant qu'il ne connaît pas, le poursuit inutilement et ayant perdu la notion exacte des choses, se dirige sur la ville de Nazareth et à son réveil se trouve à l'hôpital. En pénétrant dans la ville le criminel entre dans une *venda*, achète et avale un peu de bichlorure de mercure et va se livrer à l'autorité judiciaire en avouant son crime. Il ajoute qu'il s'est empoisonné ; les vomissements le prennent ; c'est alors qu'on le conduit à l'hôpital où il est admis d'urgence.

Y Dans les examens auxquels je me suis livré sur cet individu, je me suis surtout préoccupé des modifications que la mémoire a ou pouvait avoir subies.

V... se souvient parfaitement d'avoir attaqué les deux femmes et il conserve, quoique confusément le souvenir de leur position et de l'endroit où elles sont tombées ; il se souvient en partie de la course, de la poursuite après l'enfant, mais de ce qui s'est passé à partir de son entrée dans la ville, sa mémoire ne conserve pas trace et ce qu'il en sait, il l'a appris par les soldats ou par ses co-détenus. Toutefois, il a des réminiscences et il semble qu'au moyen de quelques informations ses souvenirs revivent, au moins en ce qui touche certains points. Il croit à son empoisonnement, mais il l'attribue à la boisson alcoolique qu'il a prise.

Ainsi qu'on peut s'en rendre compte en examinant la figure III, V... est un nègre très noir avec un léger degré d'asymétrie frontale ; ses oreilles sont très déformées. Il est gaucher et éprouvé une certaine faiblesse dans le membre inférieur droit. Les membres supérieur et inférieur du côté gauche sont plus gros que ceux du côté droit. Il raconte qu'au temps de son adolescence il a contracté dans les bois une maladie qui a débuté par la perte complète de ses sens. Mais c'est là un point que je n'ai pu élucider et je ne sais pas la vérité vraie à cet égard.

A son arrivée au pénitencier il a accusé une perte absolue de la mémoire et s'est plaint de faiblesse ; ces accidents sont disparus.

V Il y a huit ans qu'il est détenu au pénitencier de Babia où sa conduite est excellente et où il a appris le métier de cigarier. Il n'a jamais eu d'attaque d'aucune sorte et personne n'a remarqué qu'il eût des absences. Son humilité va jusqu'à la servilité : on dirait d'une véritable calinerie. Cette servilité doit être considérée comme un

élément du caractère épileptique, si l'on se rappelle qu'avant le crime il était noté comme violent et paresseux.

Ainsi chez cet individu dégénéré et impulsif, les exaltations d'une lutte avec sa maîtresse, augmentées peut-être par les déceptions que lui causait la perte de biens dont elle avait hérité, et une certaine jalousie, les effets de l'alcool aidant, ont provoqué une crise d'épilepsie psychique qui a eu le crime pour résultat et ne s'est plus montrée depuis.

Le jury l'a condamné aux galères perpétuelles considérant que le crime a eu pour mobile le désir de s'approprier les biens de sa victime.

Nous pouvons donc conclure que le crime, comme les autres manifestations de la dégénérescence des peuples métis, telles que la tératologie, la dégénérescence maladie et la dégénérescence simple incapacité sociale, est intimement lié, au Brésil, à la décadence produite par le métissage défectueux de races fort différentes anthropologiquement, et chacune inadaptable ou peu adaptable à l'un des climats extrêmes du pays : la blanche au nord, la noire au sud.

L'association du crime à de franches manifestations dégénératrices et son caractère de retour aux sentiments indomptables des instincts inférieurs, barbares ou sauvages, ne laisse aucun doute à cet égard.

On voit souvent chez des sujets de la race noire la sensualité prendre une tournure franchement pathologique, ou de dégénérescence manifeste tout au moins. On sait qu'aux États-Unis une des causes les plus fréquentes du lynchage dans les États du Sud, c'est le viol de jeunes filles blanches par les nègres qui finissent généralement en tuant leurs victimes.

On a cherché à ne voir dans ces crimes qu'une des conséquences de ces haines de races si intenses dans ce pays. L'observation prouve que chez nous des cas analogues ne peuvent être interprétés de cette façon et qu'ils s'expliquent souvent par une tendance sadique des nègres à tempérament épileptique. L'observation suivante, publiée par le D^r Souza Gomes dans la Revue médico-légale de Bahia (1), est fort curieuse à cet égard et tout à fait probante.

(1) SOUZA GOMES. — *Criminologia brasileira* (*Revista medico-legal*, 1897, p. 135).

OBSERVATION XXXVI. — Le 31 janvier 1895, à 11 h. 1/2 du soir dans un faubourg de Rio-de-Janeiro, le nègre Antonio Victor se presenta et frappa à la porte d'une famille composée de trois personnes : le mari, la femme et un enfant de cinq ans. La famille ayant refusé d'ouvrir et l'agresseur insistant, le mari sortit avec sa femme en quête de secours, laissant dans la maison l'enfant endormi. Au retour ils trouvèrent la fenêtre fracturée, l'enfant mort et violé, le nègre couché à côté et, dit-on, feignant de dormir. Le cadavre de l'enfant était couvert de contusions et le périnée entièrement déchiré.

Antonio Victor (fig. IV) a trente-cinq ans. Le D^r Souza Gomes en fait la description suivante :

« Grande corpulence, front étroit, face large, arcades sourcilières proéminentes, espace interoculaire grand, nez petit (très camard), lèvres grosses, prognathisme très accusé du maxillaire supérieur, menton fuyant, lobules des oreilles adhérents, parties sexuelles normales. Taille de 1 m. 174. Envergure 1 m. 184. Indice céphalique 77,94.

L'impulsivité de l'agresseur qui se traduit par l'étendue des lésions produites ; l'imprévoyance inexplicable dont il a fait preuve en restant couché à côté de la victime, les organes sexuels à découvert, jusqu'au retour des parents, alors qu'il lui était on ne peut plus facile de fuir ; le refus formel d'avouer son forfait malgré l'évidence écrasante, tout concourt à prouver ou tout au moins permet de croire que le sommeil qui fermait ses yeux au moment où il a été trouvé dans la position que l'on sait n'était pas feint, et on doit plutôt supposer la fin d'une crise épileptique qui n'a pas laissé au criminel le moindre souvenir de son crime, d'où sa négation obstinée.

Le couple a eu trois enfants en bonne santé et un qui est mort d'éclampsie infantile.

Un violent, impuissant		Femme en bonne santé, mariée à un maître tonner cinq enfants dont	I
et un imbécile.			
Une femme en bonne santé.		Homme emporté, incertain: six enfants dont	II
Un idiot. ♀			
Sept enfants en bonne santé.		Homme détraqué.	III
Femme, bien.	I		
Homme, bien.	II		
Homme violent, emporté: trois enfants.	III		
Homme névropathe, rétention d'urine, cinq enfants.	IV	Homme détraqué, excentrique.	IV
Homme détraqué, menteur, criminel; cinq enfants, en bonne santé.	V		
Femme emportée, violente.	VI		
Homme dégénéré, vrai fou mort. Il a eu d'une négresse une fille adultérine naute.	VII		
Femme, polysarcique.	I		
Homme, tabes dorsalis.	II		
Homme détraqué, quatre enfants.	III		
Femme, neurasthénie héréditaire.	IV	Homme, tabes dorsalis.	V
Femme en bonne santé, quatre enfants.	V		
Femme aliénée, est morte à l'Asile.	VI		

Cinq enfants dont un infantile-naïf et une autre imbécile.

Femme mariée à un homme détraqué.

1875-1876

Un enfant allergique dyspeptique
Scoléguin

Homme détraqué, prodigue.

Homme, bonne santé.
Femme, bonne santé.

I.
II.
III.

Femme en bonne santé.

Femme, onze enfants.

I.

Homme, bonne santé; pas d'enfants.

Homme, bonne santé, quatre enfants.

Homme, quatre enfants.

II.

Une maîtresse qui lui a donné trois enfants.

Femme maigre, quinze enfants, deux morts-nés avaient la guéule-de-toup.

III.

Homme diabétique, mort paralytique. A eu enfants de deux femmes.

IV.

Homme, imprevoyant, douze enfants dont une fille qui a été débile, s'est mariée à un des cousins.

I.

Une indienne qui lui a donné trois enfants aussi. Cette indienne avait une sœur qui a eu une petite fille imbécille et débile.

Homme, bonne santé, onze enfants, un dégénéré physique.

II.

Pas d'enfants

Homme poly-myélite chronique.

III.

Femme; asthme, neurasthénie héréditaire, tendances mélancoliques; stérile.

I.

Homme, bonne santé.

II.

Homme, bonne santé, marié à une jeune fille très dégénérée.

III.

Femme phisique, mariée à un homme qui est tout aliéné et dont le père était aussi aliéné.

I.

Femme mariée, stérile.

IV.

Jeune homme dégénéré, a été débile.

V.

Femme morte, aliénée.

II.

Homme marié, pas d'enfants.

III.

Femme, en bonne santé.

I.

Homme, épileptique, est mort par submersion.

II.

Homme en bonne santé, quatorze enfants.

III.

Femme en bonne santé.

IV.

Homme, en bonne santé, quatre enfants, dont un lydis-épileptique.

IV.

Femme dégénérée, a été maigre.

V.

Pas d'informations sup. les ancêtres

Femme en bon état de santé. 24 enfants dont les trois premiers sont les plus anciens.

Femme bien constituée. 14 enfants dont un estropié.

Femme bien constituée et de bonne santé. 13 enfants dont deux sont considérablement plus âgés que les deux suivants.

Homme bien constitué de bonne santé. a eu 3 enfants dont l'un est

le criminel Arayé

<p>I M... 23 ans, bon état; 5 enfants; bonne santé.</p>	<p>II Nain infirmes; phocomélie, pied-bot corvus double, scoliose. Joli, 23 ans, taille de 3 m. 02 aspect d'adolescent, léger-duvet, mains d'homme; bras et avant-bras très courts. A sa naissance n'avait que le pied-bot et le raccourcissement des membres, mais lorsqu'il a commencé à marcher, la scoliose s'est montrée et les membres inférieurs se sont déviés d'une façon très accusée (gonu-valgum); ne peut se tenir debout sans appui. Probablement intelligent, a appris à lire et à écrire. Fort ébrié; très laborieux.</p>	<p>III C... jeune fille 20 ans; bonne santé.</p>	<p>IV Josephine, jeune fille, 18 ans; bonne santé.</p>	<p>V Josephine M... bonne santé.</p>
---	---	--	--	--

Femme: bonne santé, a eu 9 enfants dont un est l'homme sur-ant marié à sa cousine.

Femme bien conformée mariée au cousin.

Homme en bonne santé

<p>VI</p> <p><i>Infaible déformation du hot varus double, scoliose à son début.</i></p> <p>Paolo, 49 ans, 1 m. 95 de taille. La déviation de la colonne vertébrale et des membres inférieurs lui rend impossible la position debout et ne lui permet pas de marcher qu'avec difficulté. Intelligence ouverte; aime beaucoup à lire et à écrire.</p>	<p>VII</p> <p><i>Naine; psocondrite, pied-hot varus double.</i></p> <p>Aldina, 14 ans, taille de 0 m. 93. Le tronc et la tête d'une jeune fille de son âge bien développés; les seins commencent à s'accroître. Bras et avant-bras courts; mains développées comme celles d'un adulte. Léger genu-valgum, sans déviation de la colonne vertébrale. Caractère gai; peu intelligente. Apprend assez facilement à lire et à écrire grâce à son application. Grand bien, fait de la dentelle. Coquette, goût prononcé pour la toilette.</p>	<p>VIII</p> <p><i>Même déformation que Joanna, morte à 7 ans.</i></p>	<p>IX</p> <p><i>Infantilisme, psocondrite, pied-hot varus droit et équin gauche, lordose, déformation des membres inférieurs, genu varum et valgum. Crâne très déformé.</i></p> <p>Jules, 9 ans, taille 0 m. 83. Vif, espiègle et malgré ses infirmités, court, monte à de belles hauteurs, descend, etc. (Figure 1)</p>	<p>X</p> <p>Mort à 3 ans.</p>	<p>XI</p> <p>Bien conformé. Mort pendant le premier âge.</p>	<p>XII</p> <p>Wladimir. Bonne conformation et bonne santé.</p>	<p>XIII</p> <p>José, homme sain; 3 mois.</p>
--	--	--	---	--------------------------------------	---	---	---